

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 14 juillet 2014. Hidalgo; La Grande Chapelle, Albert Recasens, direction.

Si en cette année 2014 nous fêtons le deux cent cinquantième anniversaire de la mort de Jean Philippe Rameau (nous y reviendrons dans une autre chronique) nous oublions, comme de coutume, de célébrer la naissance de nombreux autres compositeurs, plus ou moins oubliés.



Le compositeur espagnol Juan Hidalgo (1614-1685) est de ceux ci. Arrivé en France dans la suite de l'infante Marie Thérèse, venue épouser Louis XIV, il a composé nombres de partitions à l'occasion des noces royales célébrées en grande pompe à St Jean de Luz puis à Paris. Jamais rejouées depuis 1660, les oeuvres d'Hidalgo sont rapidement tombées dans l'oubli et il a fallu à Albert Recasens, chef et co-fondateur, avec son père, de La Grande Chapelle, un long et patient travail de recherches musicales et musicologiques pour parvenir à les retrouver et à les rassembler en un programme cohérent.

La Grande Chapelle fête royalement le quadricentenaire Hidalgo

Musicalement moins reconnue que l'Italie, la France et l'Allemagne, l'Espagne a pourtant donné le jour à nombre de compositeurs prolifiques dont fait partie Juan Hidalgo. Ses

motets et les villancicos constituent une partie non négligeable de son oeuvre. Des copies ont été retrouvées tant en Europe (Espagne, France, Allemagne) qu'en Amérique du nord (États Unis) et en Amérique latine (Guatemala, Mexique ...) démontrant ainsi la popularité de Juan Hidalgo de son vivant. Au programme de ce concert, ce sont des villancicos vocaux ou instrumentaux et des motets vifs et joyeux qui sont chantés alternativement en solo, en duo, à trois ou à quatre.

Les quatre chanteurs de La Grande Chapelle sont dotés de fort belles voix qui se complètent remarquablement; saluons par ailleurs l'excellente diction des quatre solistes qui sont soudés par une évidente complicité et des liens musicaux très forts. Albert Recasens dirige avec sobriété et talent les villancicos et motets à trois et quatre voix dont le ton est à la fois recueilli et allègre. Les deux solistes, respectivement soprano et ténor, brillent particulièrement en solo ou en duo, ces deux formes occupant un grand tiers du concert. Pour donner un peu de répit aux chanteurs les musiciens jouent deux villancicos instrumentaux assez courts mais séduisants qui leur permettent de se mettre en valeur avec simplicité.

La Grande Chapelle et son chef reçoivent un accueil très chaleureux d'autant plus qu'avec un programme de musique baroque espagnole le pari était loin d'être gagné. Cependant le talent et la proximité d'Albert Recasens tant avec ses musiciens qu'avec le public lui permet de dévoiler avec aisance un programme de toute beauté composé d'oeuvres oubliées depuis trop longtemps. Saluons le long et patient travail de recherche musicologique, remarquable défendu par La Grande Chapelle car il permet d'exhumer des oeuvres injustement oubliées ; souhaitons que linkyiat8ve du chef donnera lieu à la parution d'un CD d'ici à quelques mois.

Saintes. Abbaye aux dames, le 14 juillet 2014. Juan Hidalgo (1614-1685) : Venid querubines alados, Mas ay piedad, Oh admirable Sacramento, Rompa el aire en suspiros, Pajarillo que

cantas alegre, Escuchad mi voz (instrumental), Anarda divina, Cuando el alba aplaude; Suprema deida que miro, Antorcha brillante; Ay corazon amante, Luceros y flores arded y lucid, Cielos que florece el ampo (instrumental), Aunque en el pan del cielo, Oigan en ecos y esdrujulos, Escuchad atended; La Grande Chapelle, Albert Recasens, direction.

**CRITIQUE, concert, oratorio.
Saintes. Abbaye aux dames, le
14 juillet 2014. Falvetti :
Il diluvio universale.
Mariana Flores, Rad; Fernando
Guimaraes, No; Matteo
Bellotto, Dio; Fabian
Schoffrin, La Morte; Evelyn
Ramirez Munoz, La Giustizia
Divina; Magali Arnault
Stanczak, L'acqua; Caroline
Weynants, La Natura Humana;**

Keyvan Chemirani, percussion; choeur de chambre de Namur; Cappella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon, direction.

CRITIQUE, concert, oratorio. Saintes. Abbaye aux dames, le 14 juillet 2014. Falvetti : Il diluvio universale. Mariana Flores, Rad; Fernando Guimaraes, No; Matteo Bellotto, Dio; Fabian Schoffrin, La Morte; Evelyn Ramirez Munoz, La Giustizia Divina; Magali Arnault Stanczak, L'acqua; Caroline Weynants, La Natura Humana; Keyvan Chemirani, percussion; choeur de chambre de Namur; Cappella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon, direction – *Nombre de compositeurs connus et reconnus de leur vivant tombent ensuite dans l'oubli parfois pendant plusieurs décennies voire pendant plusieurs siècles. Tel est le cas de Michelangelo Falvetti (1642-1692) maître de chapelle de la cathédrale de Messine, ville où il s'était installé après y avoir fait ses études. C'est à Messine, en 1682, qu'a été créé son oratorio Il diluvio universale. Falvetti qui connaît l'histoire de la ville, punie par le roi d'Espagne après s'être révolté contre lui, s'est inspiré de ce tragique événement. Le compositeur messinois a fait appel au librettiste Vincenzo Giattini pour écrire un livret tiré d'un épisode de l'ancien testament : le déluge qui dura quarante jours et quarante nuits. Dieu ayant décidé de punir le genre humain qui était tombé dans une débauche, une négation de l'existence de Dieu, et une arrogance telles que le châtement fut exemplaire. Seuls Noé, sa famille et un couple de chaque espèce animale vivant sur terre qui s'étaient, selon le commandement Divin, réfugiés sur une arche pouvant les accueillir tous, furent sauvés du châtement divin.*

Falvetti : Il Diluvio Universale à Saintes

La Capella Mediterranea offre un concert de première classe



Tombé dans l'oubli peu après sa création, ce n'est que trois siècles plus tard que l'oratorio *il diluvio Universale* renaît de ses cendres. Leonardo Garcia Alarcon a brillamment ressuscité le chef d'oeuvre de Falvetti qu'il a défendu avec

fougue et brio au cours d'une tournée débutée à Ambronay et qui s'achève à Saintes en ce jour de fête nationale 2014. Pour défendre le chef d'oeuvre de Falvetti Leonardo Garcia Alarcon a invité des artistes jeunes, talentueux et prometteurs. Par ailleurs le chef et ses musiciens, liés par une complicité et une amitié solides qui se sont renforcées pendant la tournée, investissent l'abbatiale avec entrain et gourmandise entrant qui par les nefs latérales, qui par le chœur, qui par la nef centrale.

Parmi les solistes, les courtes interventions de Evelyn Ramirez Munoz (La Giustizia Divina) et de Magali Arnault Stanczak (L'Acqua) sont marquantes; les deux jeunes femmes ont des voix rondes, larges, chaleureuses et lancent un feu d'artifices éblouissant.



Le couple Mariana Flores (Rad) et Fernando Guimaraes (No) est totalement assorti tant par sa jeunesse fougueuse que par deux voix fraîches et complémentaires qui font des récitatifs et des duos de purs joyaux dramatiques. C'est cependant le contre-ténor argentin Fabian Schoffrin (La Morte) qui se taille la part du lion en faisant une entrée

très remarquée grimé et maquillé en « grande faucheuse » déterminée tout rafler sur son passage; si son dialogue avec Caroline Weynants (La Natura Humana) est l'un des grands moments de l'oratorio, c'est sa seconde entrée, un tambourin à la main qui se révèle être un moment d'anthologie. Schoffrin prend un malin plaisir à chanter et danser tout en maniant son instrument avec délice. Si les interventions de Matteo Bellotto (Dio) sont légèrement moins convaincantes elles marquent avec force le mécontentement Divin face la débauche des hommes, leur impiété, leur arrogance. Défauts et péchés majeurs qui leur valent une punition exemplaire à laquelle,

malgré tous leurs efforts, ils n'échappent pas. Et d'ailleurs le chœur de chambre de Namur fait des merveilles dans l'oratorio jouant parfaitement la terreur, la tristesse la joie du pardon final.

La brillante interprétation de *Il diluvio universale* par La Capella Méditerranea lui vaut la seule ovation debout du festival tant le public a été séduit. L'enthousiasme est tel que **Leonardo Garcia Alarcon** concède trois bis, rejoignant ses chanteuses avec une spontanéité plaisante lors du second bis. Totalelement déchaîné, Fabian Schoffrin entraîne le public pour l'accompagner dans un bis endiablé. *Il diluvio universale* a trouvé en La Capella Méditerranea le meilleur des avocats; espérons que ce très bel oratorio continuera encore sa carrière avortée en 1682. Tel est bien le palmarès déjà méritant d'une partition parmi les plus convaincantes récemment reexhumée.

Saintes. Abbaye aux dames, le 14 juillet 2014. Michelangelo Falvetti (1642-1692) : *Il diluvio universale*. Mariana Flores, Rad; Fernando Guimaraes, No; Matteo Bellotto, Dio; Fabian Schoffrin, La Morte; Evelyn Ramirez Munoz, La Giustizia Divina; Magali Arnault Stanczak, L'acqua; Caroline Weynants, La Natura Humana; Keyvan Chemirani, percussion; chœur de chambre de Namur; Cappella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon, direction.

Compte-rendu : Parme. Teatro Regio, le 30 septembre 2013. Verdi, Filarmonica della Scala di Milano; Riccardo Chailly, direction.

Pour la ville de Parme et sa région, 2013 est une année particulière puisqu'elle célèbre le bicentenaire d'un enfant du pays : Giuseppe Verdi (1813- 1901). Outre trois opéras



(dont un, Falstaff, sera donné au Teatro Verdi de Busseto, village natal du compositeur), plusieurs concerts sont prévus (dont un consacré à Wagner, également né en 1813, pour une confrontation prometteuse). Le concert d'ouverture du 30 septembre dernier a été confié à la Filarmonica della Scala de Milan placée, pour l'occasion, sous la direction de Riccardo Chailly.

**A Parme, le festival du Bicentenaire 2013 débute tambour battant
Chailly fait exploser le drame verdien**

Visiblement très en forme et survolté par le défi que constitue le concert d'ouverture du festival du bicentenaire Verdi, Riccardo Chailly dirige ses musiciens avec une maestria inégalable. Dès la sinfonia d'Oberto, qui ouvre le concert, le célèbre chef italien prend la musique du jeune Verdi à son compte insufflant à la toute première œuvre du cygne de Busseto, une vitalité et une force très engageante. Si la sinfonia d'Oberto est une « mise en bouche » de luxe, celle de Un giorno di regno o il finto Stanislao est tout aussi entraînante. Le maestro reprend partie du programme de son disque Verdi chez Decca, collection de bijoux méconnus en provenance souvent des opéras de jeunesse ...

C'est cependant avec Jérusalem, le pendant français de I lombardi alla prima crociata, que Chailly donne la pleine mesure de son talent et de sa parfaite maîtrise du répertoire verdien en dirigeant, outre le preludio, les ballets insérés par Verdi pour l'Opéra de Paris. Le chef et son orchestre, à l'unisson depuis le début de la soirée, prennent un réel plaisir à jouer une musique qui recèle des pages de toute beauté. La sinfonia et les divertissements « Les quatre saisons », il est ici assez difficile de ne pas penser aux célèbres concertos d'Antonio Vivaldi, tirés de I vespi siciliani terminent la partie officielle du concert tel le bouquet final d'un feu d'artifices aux mille couleurs. Riccardo Chailly est accueilli par une ovation qui soulève une salle si enthousiaste que nous entendons, crier depuis une loge un sonore « Viva Verdi » auquel le chef répond avec humour « Bravo » . C'est avec l'ouverture de La forza del destino, tout aussi inspirée que les autres œuvres, que le chef et la Filarmonica della Scala terminent définitivement un concert qui restera dans les annales du festival comme l'un des meilleurs, sinon comme le meilleur, qui aient été donnés au Teatro Regio de Parme.

En confiant le concert d'ouverture à la Filarmonica della Scala et à Riccardo Chailly, les responsables du Teatro regio

de Parme n'ont pas hésité à frapper fort. Si le public a répondu présent, Riccardo Chailly a fortement marqué les esprits et placé la barre très haut avec un concert d'une exceptionnelle intensité. Du pain béni pour les spectateurs réunis, un régal symphonique qui vient à point nommé souligner le génie dramatique du compositeur d'opéras.

Parme. Teatro Regio, le 30 septembre 2013. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Oberto, conte di San Bonifaccio : sinfonia; Un giorno di regno (il finto Stanislao) : sinfonia; Jérusalem : preludio, ballets; I vespri siciliani : sinfonia, divertissement « le quattro stagioni »; La forza del destino : sinfonia.

**Compte-rendu : Saintes.
Abbatiale, le 12 juillet
2013. Musiques
traditionnelles séfarades et
arméniennes, Hespérion XXI;
Jordi Savall, vièle et
direction.**

On ne présente plus l'ensemble Hesperion XXI placé depuis ses débuts, en 1974, sous la direction avisée de Jordi Savall. Depuis le décès de la soprano espagnole



Montserrat Figueras

en 2012, Savall privilégie les programmes de musique ancienne tant occidentale qu'orientale.

Festival de Saintes : une ouverture en fanfare avec Jordi Savall

Pour le concert d'ouverture du festival 2013 Jordi Savall a programmé des oeuvres du bassin méditerranéen qui est aussi celui du dernier cd d'Hesperion XXI. Le chef et vieliste catalan s'est beaucoup appuyé sur l'oeuvre de Dimitrie Cantemir (1673-1723). Luthiste, compositeur et écrivain reconnu de son vivant, il a entre autres laissé un livre intitulé « Istanbul : le livre de la science de la musique » sur lequel Jordi Savall s'est appuyé et qui a donné son titre au programme du cd paru et du concert de Saintes 2013.

Dès le début de la soirée, nous voyageons entre la Grèce, l'Arménie, la Turquie et le bassin méditerranéen où se rejoignent et se côtoient les trois grandes religions du livre, dont le savant mélange des cultures laisse entrevoir la richesse exceptionnelle des musiques et des arts de ces pays. Jordi Savall et ses musiciens alternent avec talent les musiques de chaque pays, de chaque religion. A plusieurs reprises les musiciens jouent seuls, parfois accompagnés par la vièle de Jordi Savall. La richesse culturelle et artistique du bassin méditerranéen est à ce point inépuisable que le programme du concert d'ouverture n'en donne qu'un bref aperçu.

Cependant, Jordi Savall dose savamment les mélodies jouées, chantées et/ou dansées par chacune des trois grandes religions du livre permettant au public d'en découvrir ou de redécouvrir de nouveaux horizons.

Le programme « découpé » en quatre parties égales et alternant musiques entraînantes et « tristes » accoste ainsi en Grèce, en Arménie, en Turquie ... cela permet aussi de se plonger dans un univers vivant et en constante évolution. D'autre part, la complicité entre Jordi Savall et ses musiciens, qui se connaissent depuis quarante ans, leur permet de jouer sans complexes, au signe d'un regard furtif qui lance le collectif... et d'ailleurs, un seul coup d'œil, discret et à peine visible suffit maintenant à lancer une mélodie.

C'est un public conquis qui ovationne Jordi Savall et Hespérion XXI; les musiciens, ravis par l'accueil reparaissent sans se faire prier. C'est Jordi Savall qui annonce lui même le premier bis qu'il dédie, après lui avoir rendu un hommage émouvant, à son épouse disparue.

L'ensemble joue une chanson médiévale que Montserrat Figueras chantait régulièrement en concert dans ses trois versions (arabe, juive et chrétienne). C'est aussi Jordi Savall qui présente ses musiciens et les instruments sur lesquels ils jouent; ce qui leur permet aussi de se livrer à une courte improvisation afin que le public, venu nombreux, puisse apprécier les sonorités propres à chacun. Pour clore le concert, Hesperion XXI joue une chanson arménienne présentée non par son chef mais par le jeune joueur de Duduk (flûte arménienne) dont le titre est assez éloquent (Nous sommes un peuple courageux). Fraternité, musique, paix...

Voici la source savallienne des concerts humanistes que tant de musiciens et leur ensemble propre reprennent ici et là, portés par un même espoir de partage et de compréhension mutuelle. A Jordi Savall revient le mérite d'en entretenir la flamme pionnière.

Saintes. Abbazia, le 12 juillet 2013. Musiques traditionnelles séfarades et arméniennes, Hespérion XXI; Jordi Savall, vièle et direction

Illustration : Jordi Savall et ses partenaires musiciens à Saintes 2013 © photo Hélène Biard pour classiquenews.com

Compte-rendu : Poitiers. Cinéma « Le Castille », le 27 mai 2013. En direct du Royal Opera House de Londres. Rossini : La donna del lago. Juan Diego Florez, Joyce DiDonato ... Michele Mariotti, direction.

Lorsqu'il compose La donna del lago en 1819, Gioachino Rossini (1792-1868) hérite d'un livret initialement destiné à Gaspare Spontini (1774-1851) qui venait de quitter la France pour la Prusse, laissant tout autre projet en plan. Rossini est le premier compositeur à recevoir un livret tiré d'une oeuvre de Walter Scott; vingt ans plus tard en effet Gaetano Donizetti se basera



sur La fiancée de Lamermoor pour son opéra Lucia di Lamermoor. La donna del lago est certes moins donnée ou enregistrée que d'autres opéras de Rossini mais l'oeuvre n'en contient pas moins de très belles pages, notamment l'air d'entrée de Malcom, et le rondo final (Tanti affetti in tal momento) dévolu à Elena (ce rondo sera repris plus tard dans Bianca e Falliero, revenant à Bianca).

Pour cette nouvelle production, le Royal Opera House de Londres réunit un plateau vocal exceptionnel largement dominé par Juan Diego Florez et Joyce DiDonato en grande forme. Le couple rossinien s'était déjà retrouvé dans la même oeuvre donc dans les mêmes rôles il y a 3 ans sur les planches du Palais Garnier à Paris.

Quant à la mise en scène, c'est John Fulljames qui en est chargé et ... on ne peut que le regretter.

Si la volonté de bien faire est évidente, on peut se demander pourquoi il commet autant d'erreurs. La transposition au XIXe siècle n'a rien de choquant, il y en a déjà eu : Les Troyens, par exemple, autre production du Covent Garden, ou Lucia di Lamermoor au Metropolitan Opera de New York. En revanche le fil rouge du duo Scott/Rossini tombe à l'eau; en effet si chacun connaissait la réputation de l'autre, les deux hommes ne se sont jamais rencontrés.

D'autre part situer l'action dans l'une des innombrables sociétés historiques qui existaient au début du XIXe siècle, Walter Scott était d'ailleurs le président de l'une d'entre elles, est assez incompréhensible. John Fulljames a-t-il souhaité par là se souvenir du temps où l'Écosse était un pays à part entière? Faut-il rappeler que l'Écosse n'a été intégrée au Royaume Uni qu'en 1603 sous le règne de Jacques VI. Il faut aussi se remémorer que Jacques V, Uberto pour tous jusqu'aux deux ou trois dernières scènes, était l'un des derniers rois de l'Écosse indépendante. Si le recours au flash-back peut être une bonne idée, quelle bizarrerie de mettre Elena dans une vitrine en verre : souvenir ou prison?

Enfin l'entrée de Rodrigo et de ses hommes, accompagnée d'une série de violons pendant qu'ils chantent les vertus de l'amour est assez peu convaincante et plutôt mal venue. Si les costumes sont seulement corrects et les chorégraphies tout à fait honorables, seules les lumières de Bruno Poet ont un intérêt particulier car elles soulignent avec justesse les moments les plus dramatiques.

Vocalement, le Royal Opera House a réuni une distribution prestigieuse et quasi idéale au vu de la grande difficulté de la partition. A tout seigneur, tout honneur : Joyce DiDonato est une Elena irréprochable tant scéniquement que vocalement; l'artiste américaine affronte avec une facilité impressionnante les redoutables vocalises rossiniennes. Quant au rondo final, si on peut regretter qu'il soit pris sur un tempo si lent, DiDonato l'aborde crânement d'autant que la mise en scène ne l'aide vraiment pas. Face à la mezzo américaine, Juan Diego Florez campe un Uberto (Giacomo V) ébouriffant; le ténor péruvien qui connaît parfaitement le répertoire rossinien plie sa voix à sa volonté et il relève le défi avec brio. En revanche, la mezzo soprano italienne Daniela Barcellona est un Malcom inégal; tendue pendant tout son air d'entrée la jeune femme a du mal à vocaliser correctement. La voix, est pourtant belle et correspond bien à la tessiture terrible du rôle; elle se reprend cependant avec aisance et chante impeccablement dans le second acte. A sa décharge, le vilain costume dont elle a été affublée ne l'aide vraiment pas à faire sien un rôle travesti qui, même s'il n'est pas forcément très long est dense et redoutable pour la voix. Colin Lee est un excellent Rodrigo; la vocalise est aisée quoique parfois hachée et les aigus sont faciles mais à la décharge du ténor américain, la mise en scène ratée de l'entrée de Rodrigo ne l'aide vraiment pas à se mettre en valeur. Notons par ailleurs que la voix de Colin Lee est assez similaire à celle de Juan Diego Florez mais le ténor péruvien est plus aérien et plus facile que son collègue ce qui lui donne un avantage certain pendant toute la soirée.

Le chœur du Royal Opera House remarquablement préparé par son chef se montre à la hauteur de la distribution exceptionnelle qui évolue sur le plateau et ce malgré une mise en scène peu convaincante.

Dans la fosse, Michele Mariotti dirige le prestigieux orchestre du Royal Opera House avec efficacité insufflant à ses musiciens et aux chanteurs une énergie et un dynamisme bienvenus. Il est cependant dommage que son enthousiasme, pour communicatif qu'il soit, le pousse à couvrir Daniela Barcellona ici et là pendant son air d'entrée; mais dans l'ensemble le chef italien dirige le chef d'œuvre de Rossini avec une justesse et une intelligence qui sont pour beaucoup dans le succès globales de la soirée.

On peut regretter la mise en scène truffée d'erreurs, peu engageante, handicapante pour les chanteurs avec des décors et des costumes au mieux corrects mais sans véritables liens avec l'histoire. En revanche, le plateau vocal est de rêve largement dominé par Joyce DiDonato et Juan Diego Florez éblouissants.

Poitiers. Cinéma CGR « Le Castille », le 27 mai 2013. En direct du Royal Opera House de Londres. Gioachino Rossini (1792-1868) : La donna del lago opéra en deux actes sur un livret de Andrea Leone Tottola tiré du roman éponyme de Walter Scott The lady of the lake. Juan Diego Florez, Urbeto (Giacomo V); Joyce DiDonato, Elena; Colin Lee, Rodrigo; Daniela Barcellona, Malcolm; Justine Gringyte, Albina; Robin Leggate, Serano; Simon Orfila, Douglas; Pablo Bensch, Bertram; Christoph Lackner, un barde. Orchestre et chœur du Royal Opera House, Michele Mariotti, direction. John Fulljames, mise en scène; Dick Bird, décors; Yannis Thavis, costumes; Bruno Poet, lumières; Arthur Pita, chorégraphies.

Compte-rendu : Ars en Ré. Salle de la Prée, le 19 mai 2013. Wagner : Der Fliegende holländer ... Marc Minkowski, direction (version de concert).

Poursuivant leur tour de l'île de Ré, les Musiciens du Louvre s'arrêtent de nouveau à Ars, dont Marc Minkowski parle comme le point central du festival, pour un nouveau concert à la Salle de la Prée. Le chef aborde Richard Wagner (1813-1883) et profite du bicentenaire de sa



naissance pour programmer l'un de ses opéras les plus joués : Le Vaisseau fantôme. Pour **Der fliegende Hollander**, Wagner, auteur de son propre livret, s'est basé sur « Les mémoires de monsieur de Schnabelewopski ». Si l'ensemble a été écrit et composé entre 1840 et 1841, l'œuvre n'a été créée que le 2 janvier 1843 à Dresde sous la direction du compositeur. Wagner réécrivra encore quelques corrections en 1860 pour l'étoffer. Dans la première version, dont l'argument a été vendu à l'Opéra de Paris (l'opéra qui en découle signé Dietsch vient d'être recréé), Érik s'appelle Georg, Daland se nomme Donald

et l'action se passe en Écosse et non en Norvège. **Marc Minkowski** a réuni en version de concert, une distribution internationale et globalement assez jeune. A part Vincent Le Texier dans le rôle titre, la plupart des chanteurs effectuent une prise de rôle.

Le Vaisseau Fantôme à Ars en Ré

En maudit des mers, **Vincent Le Texier** entame la complainte du hollandais « Die frist irstum, und abermals verstrichen sind sieben jahr » sans faiblesses. Si le timbre peut parfois paraître un peu gris, la voix est ferme et couvre bien la tessiture du rôle. Mais la jeune soprano suédoise **Ingela Brimberg** nous surprend davantage. Elle chante Senta pour la première fois à l'occasion de Ré Majeure et elle s'empare du personnage avec une autorité confondante. Sa ballade de Senta confirme un talent naissant à suivre désormais. Le ténor américain **Éric Cutler** est un Georg (Érick) honorable et la basse **Mika Kares**, le seul à chanter par coeur, n'est pas en reste. **Bernard Richter** (le pilote) et **Marie Ange Todorovitch** complètent avec bonheur la distribution de ce Vaisseau fantôme.

Déjà sur le pont avec la récréation des Fées (Die Feen), opéra de jeunesse méconnu mis en avant par le Châtelet, **Marc Minkowski** retrouve Wagner ... Le vaisseau fantôme est un opéra d'un autre acabit et le résultat est, dans l'ensemble excellent. La direction du chef est dynamique ; le résultat est assez peu conventionnel, sur instruments d'époque, les sonorités surprennent parfois mais le résultat est globalement assez convaincant. Le finale est joué avec une intensité très

forte qui fait ressortir toute la fureur des flots et le drame qui se noue en est encore plus terrible.

Ce Fliegende holländer part en tournée en France et en Autriche, on peut regretter que la salle n'ait été qu'aux deux tiers pleine. Le déplacement vaut cependant la peine, ne fût que pour la très belle Senta de la prometteuse soprano Ingela Brimberg.

Ars en Ré. Salle de la Prée, le 19 mai 2013. Richard Wagner (1813-1883) : Der fliegende holländer, opéra en trois actes sur un livret du compositeur tiré du livre « Les mémoires de monsieur de Schnabelewopski ». Vincent Le Texier, Le Hollandais; Ingela Brimberg, Senta; Mika Kares, Donald/Daland; Éric Cutler, Georg/Erik; Bernard Richter, Le pilote de Daland; Marie Ange Todorovitch, Mary. Estonian Philharmonic Chamber Choir; les musiciens du Louvre-Grenoble; Marc Minkowski, direction.

**Compte-rendu : Saintes.
Abbaye aux dames, le 21 mai
2013. Bach, Haydn, Mozart. La
Symphonie des Lumières.
Nicolas Simon, direction.**

Pour clore une saison riche en évènements et découvertes, l'Abbaye aux dames invite le jeune orchestre » **La Symphonie des Lumières** » dirigé par **Nicolas Simon**, jeune chef prometteur, élève entre autres de



Philippe Herreweghe, ex membre des Siecles pour lesquels il fut et violoniste et assistant de Francois-Xavier Roth. Le nouvel orchestre est composé à 80% de musiciens issus du Jeune Orchestre Atlantique (JOA) dont la vocation est de former sur instruments d'époque, de jeunes professionnels tout juste diplômés en les faisant jouer, au cours de sessions de travail d'une semaine (programme classique et romantique en alternance) sous la direction de chefs aguerris.

Nicolas Simon a lui aussi suivi la formation sur instruments anciens : il y a cultivé sa passion pour une approche plus précise et surtout magistralement vivante, selon la connaissance des styles et des pratiques d'époque. Les jeunes gens prennent ainsi l'habitude de travailler avec des hommes et des femmes dont les techniques différentes sont au final autant d'atouts majeurs, de nouveaux défis propices à l'approfondissement et la compréhension de plus en plus fine des oeuvres.

Pour ce concert, les trois compositeurs du programme sont contemporains les uns des autres : Carl Philippe Emmanuel Bach (1714-1788), Joseph Haydn (1732-1809), Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791). Les trois hommes se sont rencontrés et se sont mutuellement influencés au cours de leur carrière.

Chaque style incarnent à sa façon l'esthétique Sturm und Drang (Tempête et Passion), c'est l'inflexion du goût qui annonce l'essor d'un nouveau dramatisme sentimental, le romantisme ... Le mouvement a inspiré nombre de compositeurs en Europe en général et dans les pays de langue allemande en particulier.

Le Concerto n°9 composé en 1777 par Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) qui l'a dédié à une jeune virtuose française : mademoiselle Jeunehomme d'où le surnom du chef d'œuvre du jeune compositeur. La pianiste Vanessa Wagner s'installe au piano. La jeune femme, artiste à l'activité débordante, reconnue depuis plusieurs années au niveau international, connaît parfaitement le répertoire Mozartien qu'elle aborde régulièrement depuis ses débuts de concertiste. Elle aborde le concerto tout en simplicité, faisant chanter les touches de l'instrument avec une grâce incomparable. L'accompagnement de l'orchestre et de son chef souligne agréablement les harmonies que Mozart a savamment distillé dans les pages composées pour le piano. C'est essentiellement le format sonore plus chambriste qui favorisant les équilibres entre les instruments rétabli la profondeur poétique de l'œuvre : pleine de charme, de sensibilité, de gravité sous la caresse mélodique.

La direction ferme et souple de Nicolas Simon est agréable et la musique de Mozart, si complexe et pleine de pièges malgré son apparente facilité aussi bien pour l'orchestre que pour la soliste, est sublimée ; le geste sûr et millimétré fait résonner la tendresse mozartienne, entre subtilité et finesse, sous les voûtes de l'abbatiale.

Au retour de l'entracte, Nicolas Simon prend la parole pour présenter brièvement le mouvement Sturm und Drang qui a inspiré Carl Philipp Emmanuel Bach (1714-1788) et Joseph Haydn (1732-1809). Le jeune chef parle d'ailleurs des deux compositeurs avec passion ; il en distingue les particularités et les obstacles : tout ce qui fonde leur manière spécifique ; il donne une interprétation dynamique et vivante de la

symphonie hambourgeoise du fils du kantor de Leipzig (qui réunit le seul pupitre des cordes). L'oeuvre, sombre et tourmentée, comme nombre de pièces musicales, théâtrales ou picturales de cette période, est bien pensée mais l'ensemble. Nicolas Simon réussit pourtant, grâce à une direction limpide, à livrer une lecture de l'oeuvre de Bach vivante, dynamique, s'appuyant sur des accents imprévisibles mais justes.

C'est surtout dans la symphonie n°49 de Joseph Haydn (1732-1809) que le chef donne la pleine mesure de son talent de maestro; Haydn qui, lui aussi, compose son oeuvre en plein Sturm und Drang n'en propose pas moins une symphonie plus allante et dynamique que celle du fils Bach : un concentré d'élégance et de retenue, pourtant nuancée par l'humour et la facétie (trait spécifique au Viennois). Et Nicolas Simon, pourtant très bon dans l'oeuvre précédente, est excellent pour diriger une symphonie qui l'inspire visiblement beaucoup.

Jeune formation en devenir et déjà convaincante par sa fermeté stylistique et son tempérament sonore, la Symphonie des Lumières réunit des anciens du Jeune Orchestre Atlantique; ils y ont la possibilité de s'accomplir dans un collectif marqué par la complicité et le souci de la précision comme de l'expression. Formé dans la même école, Nicolas Simon promet demain de figurer parmi les directions les plus inventives et les plus défricheuses qui soient. L'approche sur instruments anciens a non seulement de beaux jours devant elle mais peut compter grâce à un tempérament aussi captivant, de prochaines découvertes à venir. Que Saintes accueille le premier concert de La Symphonie des Lumières en Charente-Maritime est logique : ici de jeunes musiciens sur instruments d'époque ont appris leur métier ; ce soir, ils jouent ensemble au sein de l'orchestre que l'un d'entre eux a eu le courage et la ténacité de fonder. C'est un beau symbole de continuité et d'accomplissement. Formation à suivre.

Saintes. Abbaye aux dames, le 21 mai 2013. Carl Philipp Emmanuel Bach (1714-1788) : symphonie hambourgeoise en si

bémol majeur; Joseph Haydn (1732-1809) : Symphonie N°49 en fa mineur; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : concerto pour piano N°9 « jeune homme ». La Symphonie des Lumières; Vanessa Wagner, pianoforte. Nicolas Simon, direction.

Compte-rendu : Ars en Ré. Salle de la Prée, le 18 mai 2013. Gluck, Mozart : Grande Messe en ut mineur. Les musiciens du Louvre-Grenoble; Marc Minkowski, direction.

Pour la troisième année consécutive, le festival Ré Majeure revient sur l'île de Ré. Pour le concert d'ouverture donné salle de la Prée à Ars en Ré, Marc Minkowski programme la Grande Messe en ut mineur de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791). Composée en 1782 suite à un vœu de Mozart, la Messe est cependant restée inachevée sans qu'on sache vraiment pour quelles raisons ; il s'est arrêté en cours de composition.

Fidèle au principe qu'il avait initié pour les deux Passions et la Messe en si mineur de Johann Sebastian Bach, Marc Minkowski a réuni dix solistes qui chantent seuls l'intégralité de la partition. C'est aussi Marc Minkowski lui



même qui annonce le remplacement d'Anna Quintans et de Mélodie Ruvio souffrantes.

Les Musiciens du Louvre ouvrent la soirée en jouant l'ouverture d'Iphigénie en Aulide, opéra que Christoph Wilibald Gluck (1714-1787) composa en 1773 à la demande de Francois-Louis Gand Le Blanc du Roullet qui en avait par ailleurs écrit le livret. Plus chanceuse que l'autre Iphigénie (Iphigénie en Tauride), l'oeuvre fut régulièrement jouée jusque vers le milieu du XIXe siècle avant de tomber dans l'oubli et de renaître de ses cendres. Marc Minkowski, très à l'aise dans le répertoire du XVIIIe siècle, connaît parfaitement son sujet et dirige Les Musiciens du Louvre avec fermeté. Le chef choisit des nuances et des tempos assez justes dans l'ensemble. Il livre d'ailleurs une interprétation dynamique et agréable de cette ouverture que d'aucun pourraient juger trop courte. Mais comme le dit Marc Minkowski lui même : « l'action s'enchaîne directement avec l'ouverture, c'est pourquoi elle est courte ».

En ce qui concerne la Grande Messe en ut mineur de Mozart, elle est en général donnée avec un chœur et quatre solistes. Marc Minkowski applique une nouvelle fois le principe qu'il avait déjà adopté pour la Passion selon Saint Mathieu qu'il avait donné lors de l'édition 2012 de Ré Majeure : dix solistes qui chantent la totalité de l'oeuvre et un orchestre réduit. Si pour ce chef d'oeuvre inachevé de Mozart, l'orchestre est de « taille » normale, les dix chanteurs assument les défis d'une partition belle et dépouillée. Au sein de l'ensemble vocal réuni par le chef, notons les très belles performances de la jeune mezzo soprano Marianne Crebassa (qui chante sans la moindre faiblesse le Laudamus te), de Ditte Andersen (éblouissante dans le Et incarnatus qu'elle chante avec grâce et simplicité) et de Pauline Sabatier qui, encore en début de carrière, sublime le Benedictus. Du côté des remplaçantes Yolanta Kovalska est très à son aise dans le Dominus Deus où elle retrouve Ditte

Andersen; les deux voix s'accordent parfaitement et le duo est d'un niveau très élevé. En ce qui concerne les voix masculines, le quintette convoqué par Marc Minkowski n'a rien à envier à son pendant féminin; notons la très belle performance du ténor flamand Reinut Van Mechelen dans le Quoniam qu'il chante avec Marianne Crebassa et Ditte Andersen. L'alto Yann Rolland et la basse Charles Dekeyser ne sont pas en reste dans les ensembles qui leur sont dévolus même si nous aurions souhaité un alto avec un peu plus de coffre.

L'orchestre survolté et remarquablement dirigé par son chef et fondateur joue le chef d'oeuvre de Mozart avec précision. En programmant deux compositeurs contemporains qu'il connaît parfaitement, Marc Minkowski a donné le ton du festival qui se déroule sur trois jours sur un rythme effréné.

Ars en Ré. Salle de la Prée, le 18 mai 2013. Gluck; Mozart. Ditte Andersen; Yolanta Kovalska; Pauline Sabatier, sopranos; Marianne Crebassa, mezzo-soprano; Violaine Lucas; Yann Rolland, altos; Jan Petryka, Reinut Van Mechelen, ténors; Charles Dekeyser; Norman Patzke, basses. Les musiciens du Louvre-Grenoble; Marc Minkowski, direction.

**Poitiers. Théâtre, le 30
avril 2013. Janacek : Katia
Kabanova. Kelly Hodson,
Katia; Paul Gaugler, Boris ...**

André Engel, scénographie. Martin Surot, piano.

Katia Kabanova à Poitiers...

La mise en scène d'André Engel est épurée mais efficace. Montée en touches plus ou moins colorées montrant la vie telle qu'elle était dans les confins de l'ancienne Tchécoslovaquie (qui appartenait alors à l'empire austro-hongrois) ...

**La Rochelle. La Coursive, le
9 avril 2013. Bach : cantate
BWV 111, cantate BWV 93,
cantate BWV 72, Cantate BWV
178. Katharine Fuge, soprano;
Damien Guillon, contre-ténor;
Hans Jörg Mamerl, ténor;
Matthias Vieweg, basse. Le
concer**

Le Concert Français à La Rochelle... Spécialistes du répertoire baroque Pierre Hantaï et ses musiciens défendent un programme consacré à l'un des plus grands compositeurs allemands de la fin du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle : Johann Sebastian Bach (1685-1750).